

# La passe, échecs et empan des succès<sup>1</sup>

*Colette Soler*

Ce que je vais vous présenter comprend, en fait, deux parties : une évaluation institutionnelle, puis une évaluation plus analytique qui devrait me conduire à reprendre ce que j'ai laissé en suspens vendredi, dans le séminaire de Pierre Bruno, à savoir la question de ce que peut être une démonstration d'impossibilité dans le transfert.

A l'horizon, il y a le problème de savoir quelle est ou quelles sont les causes du malthusianisme relatif des nominations et quels en sont aussi les effets, car je crois que la passe à l'entrée en était un, visant entre autres choses à tempérer et à aménager les réponses négatives, qui ont été si nombreuses, surtout au départ.

## *L'échec mis en question*

Je commence par l'échec dont on parle maintenant, à tort selon moi, comme d'une chose évidente. Cet échec, j'entends le mettre en question et je partirai de ceci : il n'y a d'échec que relatif à une situation donnée et aux attentes qu'elle engendre. Il faut donc demander : d'où se formule l'échec, et au nom de quoi ? A quoi la passe s'est-elle heurtée, en fait ?

A l'EFP, en 1967, la *Proposition* a été prise en tenaille entre deux oppositions fort hétérogènes. Elle s'est heurtée d'abord et avant toute application, notons-le, à l'opposition d'une partie de ceux qui faisaient fonction de didacticiens dans l'EFP et dont la plupart sont finalement sortis pour constituer le Quatrième groupe. C'est à eux que Lacan répond dans son *Discours à l'EFP*, texte qui mérite d'être relu, car au-delà et en raison même de son aspect polémique c'est un grand texte de doctrine. Mais ce n'est pas la seule opposition que la passe ait rencontrée dans l'Ecole de Lacan. A la faveur des événements de 1968 et de la montée de l'idéologie anti-maître, une autre opposition s'est faite jour, inspirée sans doute par une flambée d'idéologie égalitaire assez mal pensée pour être anti-maître à penser. De celle-là, nous avons la trace dans les textes qui ont été publiés dans *Scilicet 2/3*, à l'occasion du vote de la *Proposition*, en janvier 1969, puisqu'il a bien fallu deux ans pour que le projet l'emporte. Un autre texte rédigé par Lacan en porte témoignage. Il est plus strictement conjoncturel, donc plus oublié. C'est *l'Adresse du Jury d'accueil* avant le vote du 25 janvier 1969, qui se trouve dans le même volume. J'ai eu l'occasion de le commenter cette année dans mon cours,

---

<sup>1</sup> Exposé le 12 janvier 2000, dans le Séminaire Espace-Ecole « Pour une Ecole », animé par Colette Soler.

car il me paraît spécialement instructif dans notre conjoncture actuelle. Lacan s'adresse là, non pas aux notables, mais à l'opposition démocratique — je serais tentée de dire pseudo-démocratique. Vous y verrez que, parlant du corps déjà existant des AE, soit des « situations acquises » jusque-là, auxquelles il se met en position de rendre « hommage », il affirme qu'il n'y a, je cite : « aucune raison de refuser à ce corps la capacité dont la nouvelle sélection se motive ». Il y aurait là beaucoup à dire, car il faut prendre ce « aucune raison » au sens fort et la thèse va loin. Mais ce que je veux souligner, c'est l'interpellation suivante dont l'adresse s'indique d'elle-même. Je cite : « De toute façon, il faudra bien que vous en passiez par l'attribution à certains de fonctions directives, pour obtenir une distribution prudente de votre responsabilité collective. C'est un usage qui peut se discuter en politique ; il est inévitable dans tout groupe qui fait état de sa spécialité au regard du corps social. A ce regard répond l'AME. » Ces notations ne sont pas sans intérêt, au moment où certains suggèrent, dans nos Forums, que l'on pourrait se passer des titres de la garantie.

Quoi qu'il en soit, la passe à l'EFP a été prise en tenaille, me semble-t-il, entre ces deux objections : d'un côté, le scepticisme et l'incompréhension des notables, alors même qu'ils devaient faire fonctionner le dispositif, et de l'autre, la revendication égalitaire rejetant en bloc et la hiérarchie et le *gradus*. Elle a donc été fort convoquée quand il s'est agi d'expliquer l'agitation des dernières années et de dire les raisons de la dissolution. Il est sûr d'ailleurs que Lacan a été de plus en plus désenchanté de son Ecole. *Scilicet*, le Département de psychanalyse, la section clinique en témoignent, mais si on s'en tenait là, ce serait oublier le rôle qu'y a joué Miller, les effets de la campagne méthodique de dénigrement qu'il menait alors contre les analystes de l'EFP, et ses conséquences dans le climat agité de la dernière période. Sans doute l'avaient-ils mérité, et je n'oublie pas moi-même la déception que me fut cette Ecole, ni ne méconnaissais les courants divers qui la divisaient, mais en réalité je crois que l'enjeu était déjà ce qu'il continue d'être, à savoir le conflit d'appropriation du label Lacan. On parle volontiers d'héritage symbolique, je l'ai fait moi-même à l'occasion, mais peut-être est-ce encore user d'un vocabulaire bien trop sublimé. Quand par exemple, alors que tous savaient Lacan déjà malade, Miller, en 1979, dans une conférence intitulée « Tous lacaniens », demandait en ouverture « mais où est donc l'enseignement de Lacan dans l'Ecole freudienne de Paris en 1979 ? », et affirmait à grand bruit que cet enseignement était désormais partout, avant de conclure que « l'Ecole, reconnaissons-le, n'existe pas encore », chacun pouvait comprendre qu'il entendait contester toute priorité des élèves de Lacan à cet égard – car n'oublions pas que Lacan parlait de ses élèves, qu'il ne confondait pas avec ses lecteurs.

Alors, la passe dans tout ça ? N'a-t-elle pas davantage fourni le vocabulaire de la crise qui a culminé dans la dissolution que les causes véritables ? Cette histoire serait à reprendre.

## *Déshabiller la passe*

La passe de Lacan et celle de l'ECF ne sont pas les mêmes. Faisons une expérience mentale : déshabillons la passe de tout ce qui s'y est rajouté par rapport à la *Proposition de 1967*, surtout avec l'ECF 2. Que l'on soit passé de Jury à cartel n'est pas fondamental. Qu'il y ait deux cartels plutôt qu'un seul jury importe déjà plus, car le chiffre deux programme l'émulation, voire la compétition, et, au-delà, la mise en opposition. On a bien vérifié d'ailleurs, lors de la dernière crise, que ce deux était indispensable pour lancer la guerre qui devait avoir eu lieu. Impensable du temps de Lacan, mais c'est ailleurs, au niveau de la gestion du produit de la passe, que notre passe s'éloigne le plus de l'original. Trois points me paraissent là essentiels.

1/ En inaugurant un enseignement obligatoire des soirées des AE, des Journées des AE, puis des brochettes d'AE sur les tribunes des rencontres, on a constitué un véritable corps des AE, faisant concrétion de leur ensemble. D'ailleurs, les résultats se sont manifestés très vite, et d'abord sous la forme de leur plainte de ne pas être écoutés, d'être parqués dans ce qui a été appelé le ghetto des AE – le terme n'est pas de moi.

2/ L'orientation de ce corps des AE a produit un nouveau slogan, totalement inconnu dans l'enseignement de Lacan : le pousse au témoignage public et à répétition. Avec cela, on promet pour eux le genre nouveau du type carpe-lapin, de l'enseignement-témoignage. Et les voilà acculés à parler en tous lieux d'eux-mêmes, à répéter leur passe et à la faire applaudir, comme d'une leçon. Si on ajoute à cela les bons points distribués pour l'édification de la foule, de là d'où se distribuent tous les points, bons et mauvais, on voit qu'un abîme nous sépare de l'option de Lacan. Et comment l'authenticité, parfois encore présente dans le premier témoignage des AE, ne se perdrait-elle pas au cours de cette pratique éhontée ?

3/ On a ensuite franchi un nouveau pas statutaire : on est passé, dans l'ECF 2, à la promotion programmée des AE, promotion statutairement prévue, avec un quota d'AE dans les instances, qui gomme évidemment la distinction hiérarchie/*gradus* et qui change le sens de la nomination : désormais, être nommé AE n'est plus seulement avoir fait reconnaître « sa capacité à prendre part à la critique comme au développement de la formation », selon la définition que Lacan donne dans le texte que je citais précédemment, c'est une promesse de promotion dans la hiérarchie. Quand s'y ajoute la pression pour que les déjà promus soient nommés (cas Bassols), on voit où ça va.

Déshabillons donc la passe du *management* institutionnel des AE, et déjà ça changera beaucoup.

## *Qui a échoué ?*

Telle qu'elle était, cette passe a-t-elle échoué ? On peut prendre la question sur le plan épistémique et sur le plan institutionnel et mesurer les attentes et présupposés qu'elle a déçus sur l'un et l'autre plan.

Je dirai très peu du premier registre, me réservant d'y revenir. Une grande évidence s'impose, me semble-t-il : depuis le début, 1982, on a attendu des témoignages qu'ils éclairaient la fin de l'analyse, et cette fin a dû se montrer assez introuvable au regard de ce qu'en attendaient les cartels pour qu'il y ait si peu de nominations. Le résultat, j'y ai souvent insisté, c'est que les AE choisis ont tous été des analystes déjà chevronnés, bien différents de ce non-analyste en instance, saisi du temps juste d'avant l'acte, dont Lacan nous entretenait dans le *Discours à l'AFP*.

Parallèlement, la distinction, si précise dans les textes de Lacan, entre le moment de la passe comme point de virage où le processus s'avère fini, et le moment où l'analyse arrive à son terme, cette distinction a été totalement *squeezée* dans toutes les élaborations de l'ECF<sup>2</sup>. Est-ce parce que l'on ne sait pas détecter ce moment – que pourtant personne ne conteste, Lacan l'avait noté déjà – est-ce parce que les passants sont eux-mêmes obnubilés par leur sortie d'analyse, est-ce la *doxa* pousse-à-l'enthousiasme qui fait barrage à l'authenticité et qui empêche que les passants ne s'y montrent en difficulté – c'est l'expression de Lacan – je ne sais, mais le fait est là. J'en conclus qu'il faut remettre cette question en chantier.

## *La passe vaincue*

Sur le plan institutionnel, on répète que c'est la passe qui est à l'origine des crises. Voire. N'oublions pas qu'en 1990 comme en 1996, il n'y avait pas la moindre crise avant que Miller ne la proclame. Ces crises furent provoquées au sujet de la passe – et on comprend du coup le pourquoi de l'institution du Collège de la passe prévu tous les six ans pour faire le ménage, sans doute – mais en quoi la passe en est-elle responsable ?

Prenons la première crise : est-ce que ce sont les nominations prononcées ou celles qui ne l'ont pas été qui ont agité l'Ecole ? Est-ce que ce sont les élaborations de doctrine ? Pas le moins du monde : la crise fut politique et au sens banal du terme, pas au sens de la politique de la psychanalyse.

Le détonateur, en 1990, a été la publication du volume *Les racines de l'expérience*. Le groupe de ceux qui avaient travaillé dans la passe durant les six premières années a touché là à l'intouchable. Publier sans en référer à Miller, c'était transgresser la règle tacite, et toucher le point sensible du contrôle des publications. C'était en outre constituer, qu'on le veuille ou

---

<sup>2</sup> Je rajoute après coup, que la passe parfaite que Miller avait introduite, ne serait rien d'autre que le cas de figure où ces deux moments coïncideraient. Cas qui, s'il se produisait, c'est à vérifier, ne vaudrait pas mieux que ceux où les deux moments sont disjoints et donc élaborables séparément dans la diachronie.

non, le corps des tenants de la passe, leur donner consistance dans un contexte où, je l'ai dit, ils avaient à se plaindre de la ghettoïsation de leur activités.

A l'époque, si je me souviens bien, certains prétendirent que c'est le savoir nouveau des AE qui n'avait pas été supporté par l'Ecole. La thèse est politiquement très naïve, épistémiquement aussi. Relisez *Les racines de l'expérience*, vous y trouverez des exposés sérieux, de bons travaux de collègues essayant d'élaborer leur expérience, mais pas le moindre savoir subversif susceptible d'empêcher quiconque de dormir. Par contre, il était bien clair que nombre de ces textes ne respiraient pas le transfert positif à notre mentor et sans doute que personne n'avait encore compris à quel point c'était un crime. Non, cette publication était bien un acte politique, même si tous les auteurs ne s'en sont pas rendus compte immédiatement : elle donnait son poids de présence et de cohésion à ceux qui co-signaient. Elle ne contrevenait à aucuns des idéaux d'une République démocratique, mais elle était un péril pour la volonté hégémonique qui visait déjà au monopole du transfert.

La crise a été provoquée pour renforcer le contrôle politique à la fois sur le dispositif et sur les publications. Jugeons-la à ses résultats, ils nous en donnent l'intention. Elle fut l'occasion, non seulement d'un renforcement du contrôle sur les publications, mais de l'entrée en masse dans les cartels de Miller et de ses collaborateurs de la section clinique. Jusque-là, lui-même n'aurait pu y prétendre, n'ayant commencé sa pratique analytique qu'après la mort de Lacan, à la rentrée 1981. Il en est de même, de façon encore bien plus évidente, dans la dernière crise qui a débouché sur de nouveaux critères mettant les nominations au chef de la politique, et sur une recomposition politiquement bien orientée des cartels de la passe et de l'ensemble du dispositif. Cette analyse-là n'est plus à faire.

Alors, allons-nous faire de ces crises, volontairement déclenchées pour contrôler le dispositif de la passe, un échec de la passe elle-même ? La passe n'a pas été la cause des crises, elle en a été la victime. Elle a été utilisée à chaque fois pour les provoquer, et à titre d'alibi pseudo-analytique d'une remise au pas politique qui n'avait pas grand chose d'analytique à faire valoir à son actif. Sauf si on croit qu'un seul, à lui tout seul, est la psychanalyse, bien sûr.

Dans toutes les crises, depuis le début, il s'est agi d'un problème d'appropriation. Dans celle de l'EFP, c'est le label Lacan qui était le trophée, dans celle de l'ECF 1, l'enjeu était l'accession aux cartels de la passe, dans celle de l'ECF 2, plus complexe et plus généralisée, le problème était le passage au contrôle absolu du transfert, la réduction de toute disparité qui pourrait générer des différends, et la promotion de l'éminence unique du pouvoir et du savoir. L'échec, si échec il y a, est celui de l'association-école qui s'est montrée incapable d'abriter la passe conçue par Lacan, passe qui, à l'évidence, n'a pas pour boussole la politique de l'Un – unaire et unien. A ce titre, l'ECF a bien échoué. Elle a échoué par sa majorité qui a préféré

choisir le confort de la foule freudienne à la passe lacanienne, qui demande et qui sélectionne des sujets d'une autre tablature.

Le résultat, c'est qu'aujourd'hui quelque vingt ans après, nous n'avons encore aucune expérience de ce que donnerait la passe dans une communauté où elle ne se heurterait pas à un pouvoir totalisant. C'est ce qui justifie d'ailleurs que nous relançons l'expérience dans le nouveau contexte.

### *Succès de la passe*

Pourtant, la passe a joué son rôle. Non seulement elle a réussi, au passage, à ce que la volonté hégémonique se démasque, mais elle a obtenu quelque chose de beaucoup plus important. Malgré et avec la crise, elle a réussi à soutenir, disons à causer, le désir de penser la psychanalyse.

Or, c'est une nécessité pour une communauté analytique de penser la psychanalyse, ce qui veut dire : ne pas cesser de la repenser. La pratique ne suffit pas à assurer l'existence de la psychanalyse, sa présence dans la civilisation en tant qu'elle diffère des psychothérapies qui s'en inspirent.

Celui qui pense, en général, c'est l'analysant. L'analyste, parce qu'il ne pense pas dans son acte, en tant qu'il opère, est plutôt menacé par la maladie du « je ne pense pas » – maladie commune, au demeurant. Cette thèse de l'analyste qui ne pense pas, déduite dans la logique du fantasme de la structure d'impasse du sujet-supposé-savoir, surprend, et notamment l'analyste débutant qui souvent, on le constate dans les contrôles, cogite éperdument sur ce qu'il fait, doit faire, ne pas faire, etc. Mais on voit aussi que ça s'arrête progressivement, plus ou moins d'ailleurs selon les personnes. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il constate peu ou prou que ses cogitations sont en hiatus par rapport aux avancées réelles de la cure. De là à conclure que ça ne vaut pas la peine, il n'y a qu'un pas.

La maladie du « je ne pense pas », n'est rien d'autre que ce que Lacan a appelé la suffisance. Elle s'assoit sur la conviction qu'il est inutile d'élaborer là où l'efficace du sujet-supposé-savoir semble suffire. C'est pourquoi, d'ailleurs, je crois qu'il faut maintenir absolument les enseignements, voire les encourager. On sait bien qu'ils valent plus ou moins, on peut même les ravalier et n'y voir que l'intention de se faire valoir, mais dans tous les cas, ils parent à la maladie du « je ne pense pas », à la vraie suffisance donc, qui est le pire pour la psychanalyse. Le dispositif de la passe, dans tous les cas, pousse à penser, pousse à l'analysant. Finalement, il y a trois types d'analysants. Il y a l'analysant dans la cure, qui élabore son inconscient grâce à l'analyste en fonction de cause. Ensuite le passant, analysant de son expérience, qui tâche de la penser et d'en restituer quelque chose auprès des passeurs. Enfin l'analyste, et notamment l'AE, qui doit penser la psychanalyse, ce qui est autre chose que de parler de lui-même, je l'ai dit. Trois types d'analysants, donc. Ce pourquoi je ne trouve pas bienvenu, par parenthèse, de

parler de « pensée analysante » : l'analysant pense (verbe), mais quand on passe au substantif (la pensée), on signifie autre chose, et au fond, dès qu'on sort du champ de la science, toute pensée est analysante, et ça ne fait pas une seule pensée.

Demandons pour ces trois types d'analysants, où est ce qui les cause ? Pour le premier, c'est l'analyste. Pour le passant, comment ne pas voir que c'est l'Autre, celui qui dans le dispositif peut, je ne dirai pas garantir, ni cautionner, mais confirmer sa parole ? Pour le troisième, l'analyste, qu'est-ce qui le cause à penser la psychanalyse ? Lacan évoquait pour lui-même le regard de Freud.

C'est là en tout cas que la fonction du leader prête à confusion avec celle de la cause analytique. Car des causes, il y en a de plusieurs types. Le leader est à coup sûr une cause, à la fois de la cohésion et d'entraînement de la foule, b-a ba freudien que l'on s'étonne de voir confondu maintenant avec la cause du désir qu'il faut à la psychanalyse. Dans la psychanalyse, on ne peut éliminer la fonction, la question qui est la modalité de la cause dans le champ épistémique. Et je rejoins là l'accent que Claire Harmand mettait la dernière fois sur cette nécessité de garder le questionnement actif. Sur ce point, la passe a réussi, même dans la crise et même actuellement, à maintenir une question, je dirais presque un tourment, sur le point de finitude de la psychanalyse et sur l'analyste lui-même. Elle a réussi à fonctionner comme principe d'inquiétude et elle continue. Même quand le dispositif fonctionne mal, le frelon de la question y est, qui tracasse la communauté, assez pour qu'elle ne s'endorme pas tout à fait. Voyez d'ailleurs ce que sont les associations où manque son ferment, IPA incluse. Evidemment les questions ne doivent pas dispenser des réponses, mais encore faut-il que ces réponses ne bouchent pas les questions, ce qui n'est possible, je l'ai dit, que lorsqu'elles respectent les « négativités de la structure ».

La passe a donc réussi à maintenir un peu d'éveil. L'une des preuves, c'est que nous sommes là, encore.

J'en viens aux aspects plus épistémiques et à la première question, qui reste aussi la dernière. Comment s'avère le point de finitude d'une analyse ?

### ***Quelle preuve ?***

Nous ne rêvons pas de trouver dans la psychanalyse une preuve de type purement mathématique, évidemment, mais Lacan nous suggère l'analogie avec la preuve par le rire. Il a témoigné d'avoir conçu le dispositif sur le modèle du mot d'esprit. Ce propos a donné lieu à quelques gloses, mais ça ne l'a pas empêché de rester lettre morte quant à ce qui en découle. Le mot d'esprit, avec sa *dritte* personne, a la particularité de fournir un type de preuve spéciale : la preuve par le rire, le rire que le mot d'esprit force chez l'auditeur. Il ne peut le faire que parce que les sujets de la bonne histoire ont quelque chose en partage : non seulement la langue, mais un ordre de langage, un discours – ce pourquoi les mots d'esprit, les

*Witz*, sont assez peu transculturels, contrairement au comique, plus universel, car plus imaginaire. Dis-moi avec qui tu peux faire de l'esprit..., etc. Mais s'il y a preuve, de quelle preuve s'agit-il dans le cas du mot d'esprit ? Preuve, disons, de la refente du sujet par le signifiant qui le dépasse tout autant que l'inconscient.

Dans la passe, il s'agit de faire preuve via l'effet de conviction produit sur le cartel (homologue du rire), par une parole de témoignage, qui, comme toute parole, véhicule une énonciation qu'elle ne peut pas plus formuler en termes de savoir que le rieur n'est capable de produire la doctrine de son rire. Le postulat du dispositif, dans son analogie avec le mot d'esprit, c'est que le sujet a fait une expérience où il y a certes du savoir en jeu, et même du savoir acquis (au sens du verbe), mais qui n'est pas restituable en termes de savoir et dont les analystes « ne peuvent s'entretenir ». C'est pourquoi le cartel est là pour entériner que les dits du passant ne démentent pas, ou n'excèdent pas, le dire qui se laisse entendre. Si le sujet disposait à la sortie du savoir mathématisé de son objet, de sa formule, ou de son nom de symptôme, le dispositif serait superflu, l'écrit suffirait. On aurait alors beaucoup de petits Bassols, écrivant aux cartels ébahis ce qu'ils sont supposés n'avoir pas entendu. Car tel est depuis le Collège la *doxa* déviante sur le résultat de l'analyse.

Elle répond sans doute à une demande manifeste des analysants et peut-être aussi des analystes. En effet, les cartels me semblent animés d'une demande. Elle se formule, c'est patent, comme une demande de surprise. Il est vrai que l'inconscient se manifeste en surprise, mais c'est justement à cause du refoulement. N'oublions pas que la surprise est toujours relative au savoir du surpris, et qu'elle vaut ce que vaut ce savoir. C'est un phénomène de bord, la surprise, comme l'ignorance qui s'échelonne de l'ignorance docte, dont Lacan a fait si grand cas, jusqu'à l'ignorance crasse. L'attente de la surprise dans le dispositif est en fait une demande faite au passant, une demande qu'il sache, et qu'il fasse savoir, ce que les membres du cartel ne savent pas. Peut-être est-ce à cette attente déçue qu'il faut imputer la rareté des nominations. D'autant qu'elle est le plus souvent déniée, comme quand les cartels protestent haut et fort de leur intention de ne chercher ni le témoignage exhaustif, ni le témoignage original, ni, ni, etc. Au démenti de l'acte qu'évoquait Albert Nguyen, il faut ajouter la dénégation des expectatives du cartel. Il vaudrait mieux en fait que les cartels explicitent les questions qu'ils posent aux témoignages des passants.

Arrêtons de feindre de ne pas avoir d'*a priori*, il y en a toujours, et le mieux pour ne pas en être joué, c'est de les expliciter, voire de les mettre au point, afin qu'ils puissent se dialectiser. Je commence dans cette voie.

## *Les questions faites aux témoignages des passants*

La *Proposition* en comporte une, explicite, sur ce que fut pour chacun le moment de virage, dit moment de la passe, qui, mettant un terme à la récurrence infernale de la chaîne (chaîne de la parole, chaîne des dits, chaîne des signifiants), ouvre, bien loin de la clore, la séquence finale de l'analyse et permet le passage à l'Acte analytique. Cette question demeure. D'autant plus insistante que l'installation du praticien, comme on dit, est le plus généralement bien décalée de l'émergence des conditions de l'acte analytique. C'est le cas tout spécialement dans les professions qui imposent de recevoir des patients, la psychiatrie dans la règle générale, et aussi parfois la psychologie, où l'installation professionnelle recouvre la question du passage à l'analyste et parfois en dispense, rendant d'autant plus nécessaire ce que Lacan ne reculait pas à appeler les épreuves de capacités – sous-entendu, analytiques. Dans les suites, d'autres questions se sont isolées. J'en retiens trois : comment se détache-t-on de son analyste, c'est la question sur la sortie. Qu'est-ce qu'il a appris le passant, comment s'est-il instruit ? Et enfin, comment les deux dimensions se combinent-elles ?

1/ Comment se sépare-t-on de son analyse ? La question a souvent été posée. Elle ne porte pas tellement sur le comment, ou sur les modalités, mais sur la cause. Il est sûr que le détachement de l'analyse diffère du détachement à l'endroit de son analyste. La chute du sujet-supposé-savoir n'est pas la chute de l'analyste : on peut se séparer de son analyse et garder estime, confiance, voire tout autre sentiment pour la personne de l'analyste. Réciproquement, on peut récuser son analyste mais se jeter dans les bras d'un autre pour rester lié à l'analyse. Le moment de la passe proprement dit est un moment épistémique. La sortie, elle, c'est le moment où la libido analysante est épuisée : c'est un phénomène libidinal, pas épistémique. Peut-on isoler des conditions de cette chute, c'est toute la question.

2/ On a aussi demandé aux passants ce qu'ils avaient appris, quelles étaient leurs conclusions. Ce terme de conclusion a toute sa valeur pour nous. On le trouve d'ailleurs dès les développements de Lacan sur « Le temps logique ». Cependant l'accent mis sur ce terme a produit un effet franchement surmoïque. Notre collègue de Liège, Christian Demoulin, a fait sur ce point un petit texte très remarquable. Le signifiant de la conclusion soutient une attente pour tous, et il a un rôle incitateur, positif dans son dynamisme, mais il fonctionne aussi comme une véritable norme, d'autant que ce que j'ai appelé le *management* des AE monte certains types en exemple.

Le résultat est d'abord une demande de conclusion, que les analysants adressent à l'analyste lui-même parfois, et, comble du comble, il semble bien, d'après ce que l'on sait, que certains ne se refusent pas à la fournir. Ils font, à ce que l'on dit, « répéter les passes » ! Mais surtout,

l'impératif, non pas de conclusion, mais de fournir *une* conclusion, ce qui n'est pas pareil, ébranle la certitude qui pourrait venir de l'expérience propre. Ainsi voit-on parfois des analysants qui, quoique venus au terme de leur parcours, n'en croient pas leur propre expérience — comme on dit, ne pas en croire ses yeux —, la trouvant trop dissemblable de la norme collective. C'est que l'acte de conclure n'est pas la même chose que de produire la formule de conclusion. L'effet le plus fréquent, de cette norme surmoïque, c'est une prolongation de la durée de l'analyse, et ce contrecoup négatif va loin.

On voudrait d'une *doxa* qui, au moins, ne conduise pas les sujets à céder sur leur expérience même.

J'invoquerai ici un texte de Lacan, qui concerne le résultat épistémique de la cure. Il n'utilise pas le terme de conclusion, mais affirme, c'est dans *L'Étourdit*, que l'analyse laisse le sujet « assuré de savoir » les trois *ditmensions* de l'impossible — car l'impossible est au pluriel, comme les négativités. L'expression est évidemment à mettre en relation avec « l'assurance » que le sujet prenait auparavant de son fantasme, et qui, elle, vacille dans la passe. Lacan décrit là une substitution d'assurance. Or, l'assuré du fantasme, ne sait pas son assurance, ce qui n'empêche pas qu'elle soit lisible pour d'autres, et la question se pose de savoir s'il en est de même pour l'assuré de l'impossible, dont on n'attend pas nécessairement qu'il disserte sur l'impossible. La question, ici, est de savoir comment l'impossible, qui en logique se démontre, s'avère, s'atteste dans l'analyse.

3/ On se demande, on s'est demandé, quel rapport causal articule les deux premiers points. Autrement dit, l'aperçu épistémique a-t-il des effets libidinaux, à quelles conditions est-ce un « aperçu », comme disait Lacan ? *La Proposition* de 1967 et *L'Étourdit* les décrivent décalés dans le temps, distinguant le moment de la passe et la fin proprement dite, mais la question de leur implication réciproque demeure.